

Le Libertaire

TÉLÉPHONE: 422-14

HEBDOMADAIRE

« S'il faut que notre sang coule, que ce soit du moins pour nous : nous achèterons le meilleur marché la liberté que l'esclavage. »
SCHILLER. (Guillaume Tell).

ABONNEMENT POUR LA FRANCE

Un an 6 fr. »
Six mois 3 fr. »
Trois mois 1 fr. 50

ADMINISTRATION ET REDACTION

PARIS — 15, rue d'Orsel, 15 — PARIS

Adresser tout ce qui concerne le journal
à Louis MATHA, ADMINISTRATEUR.

ABONNEMENT POUR L'ÉTRANGER

Un an 8 fr.
Six mois 4 fr.
Trois mois 2 fr.

Au Pays de l'Inquisition

Encore une fois, la catholique Espagne a suivi les traces de son compatriote, Saint Dominique, et ressuscité — à notre étonnement toujours nouveau — l'Inquisition que l'on croyait défunte.

Imiter les saints, n'est-ce pas la voie la plus sûre pour faire son salut ? Et, puisque Dieu a créé l'homme à son image, Dieu lui-même, en fin de compte, n'est-il pas le type idéal de perfection, dont le chrétien ne doit pas détacher un seul instant les yeux ? Or, le Père Éternel excelle dans la cruauté, comme en toutes choses, car il a inventé le Purgatoire et l'Enfer, où il grille à petit feu et soumet à des supplices dantesques ses propres enfants, pour d'effrayantes durées, pour l'éternité entière.

Les bourreaux espagnols, je le reconnais, n'ont pas pu faire aussi bien, n'étant pas Dieu, et ne disposant pas de tortures sous lesquelles la vie renaît pour souffrir à jamais.

N'empêche qu'ils ont été — autant que le permettait l'humaine faiblesse — d'admirables inquisiteurs.

Il y a plus de vingt ans, la féconde imagination de Tomas Perez Montfort machina de toutes pièces la *Manonegra*, une association aussi peu existante et plus mystérieuse que celle des Trente. A la première occasion, quiconque gênait le pouvoir était arbitrairement affilié à ce groupe-fantôme. Un crime se commettait-il, la coupable, c'était la Main Noire ; mais les membres de la Main Noire, c'était dans la Fédération des travailleurs, branche survivante de l'Internationale, qu'on les trouvait comme par hasard. On arrêtait, on torturait, on exécutait ou déportait en masse. On frappait les infortunés à coups de crosse, de nerfs de bœuf et de garrot pour leur arracher de fausses dépositions. On les forçait, sous la menace des fusils chargés, à dénoncer d'illusoires complices. L'un devenait fou ; d'autres, dont le bague prolongeait le martyre, y ont à la fin succubé. Seuls, les mieux trempés — fallait-il qu'ils le fussent vraiment ? — ont pu voir l'heure de la délivrance.

Lorsque, en 1892, les paysans de Xérés, armés de fourches et de faux, eurent la fantaisie de réclamer leur petite place au soleil, nos Torquemadas modernes se mirent à l'œuvre de plus belle, si bien que l'un des jacques espagnols, Caro, leur mourut entre les mains.

L'attentat du Liceo, commis par un seul, fut aussi noyé dans le sang d'innombrables victimes. Plusieurs périrent au milieu des tortures ; affolée par la souffrance, l'une d'elles recourut au suicide. Cérézuela, mis au régime exclusif de la morue sèche, et privé de toute boisson, les testicules tordus jusqu'à l'atrophie, forcé de marcher, sans sommeil et sans arrêt, dénonça qui on voulait, pour le peloton d'exécution ou pour le bague. Et l'on tenait déjà Santiago Salvador, qui avait lancé les bombes.

La dynamique parla encore, en pleine procession, rue Cambios Nuevos, s'attaquant cette fois directement à cette bête enragée la cléricaille et à sa queue venimeuse de dévots. La répression fut atroce. Plus de 400 arrestations furent opérées en quelques jours. Et Montjuich reprit, décuplée, centuplée, les précédentes horreurs, y ajoutant toute une collection de supplices inédits : l'introduction d'échardes sous les ongles ou leur arrachement, les parties sexuelles brûlées à l'aide d'un cigare, les fesses marquées d'une N au fer rouge, le casque qui écrase les tempes et fraille les lèvres en sens contraire, jusqu'à l'éclatement.

Les bonnes habitudes ne se sont pas perdues. Une grève toute pacifique vient de faire revivre les traditions inquisitoriales. Le 1^{er} août, des ouvriers d'Alcala del Valle, s'étaient bornés à protester, en quittant le travail, contre l'injuste arrestation de camarades grévistes. La garde civile fit feu et tua un enfant de quinze ans, blessant en outre plusieurs manifestants.

Ce ne fut certes pas sans colère que le peuple accueillit cette homicide provocation. Et pourtant la mêlée était telle qu'il est difficile d'imputer sûrement aux grévistes les coups qui furent portés. Un sergent et un garde furent blessés par les leurs, peut-être, dans la confusion générale.

Et c'est pour cela qu'on procède à une centaine d'arrestations ! Et on jette tout ce monde, hommes et femmes, pêle-mêle dans un étroit cachot ; on menace de les empiéter jusqu'au plafond. Ils restèrent huit jours durant dans cette atmosphère pestilentielle,

ne sortant de là que pour être soumis à la torture.

Les blessés eux-mêmes ne furent pas épargnés. Salvador-Mulero-Médina qui avait eu la poitrine trouée d'une balle fut assommé de soufflets ; une corde reliée aux parties génitales, il reçut une telle bastonnade que celles-ci crevèrent. Juan Velasquez Gavilan, blessé aussi dans la bagarre, fut tant flagellé et tant piétiné (remède peu banal !) qu'il fallut laver sa chemise inondée de sang ; puis, on la lui remit de force sans la faire sécher.

Une femme, Maria Dorado, avorta sous les coups. Les doigts broyés par les fers, la pierre venant en aide au bâton pour défoncer les poitrines, les pieds enflés de meurtrissures, que le patient est contraint de rechausser sous la menace des revolvers : tels sont les menus épisodes du drame horrible et sanglant.

Et, au mépris de toutes les garanties constitutionnelles, — ce qu'ils s'en gaussent de leurs lois, les gouvernants ! — on livre ces pauvres mutilés à la justice militaire, pour les achever.

Et le fiscal réclame contre eux, eux qui n'ont rien fait, eux les victimes, bonne mesure, depuis quatre ans d'incarcération jusqu'aux travaux forcés à perpétuité !

De Séville, où ils sont enfermés dans la prison de Ronda, ces êtres indignement torturés ont jeté un nouveau cri de détresse. A la veille de perdre ce qui peut leur rester d'espoir, ils s'oublient eux-mêmes, pour songer aux autres, à ceux qui ont été cruellement punis ayant commis des crimes infiniment moindres que les odieux tortionnaires d'Alcala del Valle. C'est José Bergillos auquel un simple article paru dans « El Productor », de Barcelone, a valu douze ans de détention. C'est Francisco Rey, qui pour un simple placard, jugé sédition, apposé sur les murs de Séville, s'est vu infliger quatre ans de prison correctionnelle.

C'est Francisco Soler, secrétaire de la Fédération régionale des associations ouvrières, qui, pour avoir publié — comme la presse radicale de l'univers entier — le mémoire soumis par les travailleurs français au Congrès ouvrier de Dublin, a été condamné par la justice militaire à huit ans de bagne. Autant en pend à l'oreille d'Ignacio Clará, directeur du journal « La Grève générale », à Barcelone pour s'être permis de rééditer le « Manuel du soldat », qu'acquitta le jury parisien. José Cabrera Diaz a passé en conseil de guerre pour un simple délit de presse et il a été gratifié d'un emprisonnement de quatre ans.

Traduit, pareillement, devant le tribunal militaire, José Carmona, qui a eu l'audace de saluer les torturés d'Alcala, au passage, quand ils furent transférés à la prison de Ronda !

Il importe que cet appel soit entendu. Ce cynisme dans la compression de la pensée doit soulever les cœurs généreux de tous les pays. Nous qui nous disons civilisés, nous à qui on fait peur de la cangue chinoise, nous devons tout tenter pour arracher ces travailleurs aux innombrables bourreaux de l'Espagne chrétienne.

Attend-on qu'un Angiolillo surgisse encore pour châtier le Canovas de ce nouveau Montjuich ! Ou sera-t-il nécessaire que, comme les ouvriers de la Puerto de Santa Maria, en 1883, on menace les bourgeois sévillans, s'ils ne rendent leur proie, de mettre le feu aux quatre coins de la ville ?

Où, comme pour Montjuich, comme pour la « Mano Negra », écrira-t-on de tous côtés, tant d'articles indignés, organisera-t-on, si nombreux, les meetings de protestation, qu'il faudra bien qu'à la fin la voix de l'humanité soit entendue ?

D'une façon ou d'une autre, agissons : le temps presse.

Silve.

AU HASARD DU CHEMIN

Le budget moyen
du paysan russe et du tzar.

D'après les statistiques officielles les plus récentes, le budget d'un paysan russe dans les régions agricoles du Centre et de l'Est se solde par 168 francs de revenus et 169 fr. 30 centimes de dépenses, soit 1 fr. 30 centimes de déficit ! Triste et dérisoire en même temps... Là-dessus, les frais de la nourriture atteignent 53 fr. 20 centimes dans l'année, ou à peine 14 centimes par jour. On voit qu'en effet, le tzar est le vrai père de son peuple, car, pareil au comte Ugolin, il mange ses enfants pour leur conserver leur père. Dans le budget de 1903, les dépenses pour l'entretien de la Cour impériale montaient à 42.051.940 fr., soit autant que

dépensent 250.230 paysans (vous avez bien lu : deux cent cinquante mille !)... Quel Gargantua ! Et nous prenons encore des entrees officiels, sans compter les revenus des propriétés particulières — très particulières — des tzars, et sans considérer que le budget, au moins théoriquement, est déterminé seulement par le bon vouloir de l'empereur. (La Tribune russe, 5-20 janvier 1904.)

Les deux épées

La semaine dernière, l'épée de parade, qui flagelle, inutile, l'habit vert de l'académicien, rendait un pompeux et solennel hommage à l'autre épée, celle du grand Napoléon, teinte du sang de trois millions d'hommes.

Et le glaive grotesque, animé par la voix tonnante du récipiendaire, M. Frédéric Masson, chantait sous la vénérable coupole :

« La France a soif de bravoure, d'honneur et de sacrifices ; la France est la nation épique ; et, après quelques milliers d'années, elle rejoindra, pour les confondre, l'épopée de Napoléon à l'épopée de Charlemagne. »

A quoi, M. Brunetière, ravi que tout ne fût pas en faillite, comme la science, daigna répondre :

« Dans un temps où les peuples s'endorment sur l'oreiller de la paix et n'y revêtent que d'échanger, avec un gros profit, des denrées coloniales, vous avez eu le courage, puisqu'il en faut aujourd'hui pour cela, de célébrer la gloire des armées. »

Il n'atténua que sur un point le dithyrambe, entonné par la caricature et décorative épée. Elle s'était écriée, s'inclinant devant l'ombre de l'Assassin sublime : « C'est un dieu ! » « Non, corrigea Brunetière, ce n'est qu'un demi-dieu. »

Tenons-nous en là, ô pontifes, ô vieilles barbes, ô héros à palmes vertes et à sabres quasi de bois, qui brandissez furieusement vos armes en l'oc, pour nous persuader de fourbir les véritables avec ardeur. O sénéils enfants de chœur du demi-dieu, nous sommes des iconoclastes !

Les malfaiteurs militaires

Le général Frey, commandant la 3^e division des troupes coloniales, vient d'élaborer, à l'usage de ses officiers, un ordre du jour qui vaut son pesant d'or.

Il leur recommande, en éducateurs qu'ils sont d'avoir l'œil sur les mauvaises fréquentations de leurs hommes, pour les empêcher « de constituer dans nos régiments... de véritables associations de gredins, analogues à celles des grandes villes, poussant l'audace jusqu'à agir sur leurs camarades, par la terreur. »

« Des soldats, conclut-il, qui sont prêts à faire à tout instant le sacrifice de leur vie, n'hésiteront pas, malgré les menaces dont ils pourraient être l'objet, à aider les chefs à repousser de leurs rangs de pareils malfaiteurs, dont les exploits ne peuvent que jeter le plus mauvais renom sur notre belle armée coloniale. »

Gredins, malfaiteurs, les porte-sabre en général et les coloniaux en particulier, ce n'est pas nous qui le disons, c'est leur chef qui l'affirme. Et il aurait pleinement raison, s'il ne prétendait faire un choix parmi eux ; mais, pour Dieu, s'il rejette ces éléments de son armée, que lui restera-t-il ?

Sans doute, entre les mains de soldats honnêtes, les dix-huit cartouches que pourra contenir le fusil nouvellement perfectionné par le caporal Grissolange, répandront la vie autour d'elles, éparpillant à travers les campagnes, au lieu de plomb, de la verdure, des moissons et des fleurs.

Et, manœuvré par de consciencieux artilleurs, l'engin qu'a imaginé le caporal Georges Boizot, de même qu'il supprime la flamme et le bruit du tir, va rayer apparemment la mort de son programme.

Tolstoï et les cléricaux

L'Européen raconte une amusante histoire dont Tolstoï fut le héros, ou la victime, au temps où il habitait Haspra, en Crimée. L'illustre écrivain se rendait souvent à Jalta, pour rendre visite à une dame de ses parentes, laquelle logeait d'aventure dans la villa d'une vieille millionnaire réactionnaire à outrance et célèbre par ses excentricités.

Lors d'une de ces visites, Tolstoï se trouva mal. Sa parente lui proposa de se coucher et envoya chercher son médecin. Le dvornik (portier) informa la propriétaire de la présence de Tolstoï. Alors la vieille fut prise d'une attaque de fureur :

— Comment ? Le coquin ? L'impie ? L'excommunié ? Chasse-le...

Et elle expédia le dvornik à sa locataire avec l'ordre d'éloigner l'« excommunié » sur-le-champ.

La locataire mit le dvornik à la porte. Que

faire ? La propriétaire s'adressa à la police lui demandant aide et assistance pour chasser l'impie. On l'écouta en souriant et on lui conseilla de se calmer.

Mais se calmer ! elle, patriote et orthodoxe ! Elle se rendit au bureau du télégraphe et lança des télégrammes à Kieff, à Moscou et à Saint-Petersbourg, annonçant que l'« excommunié » s'était installé dans sa villa, où il allait encore peut-être « crever » et souiller la demeure d'une vraie chrétienne. Mais attendre la réponse à des télégrammes, c'eût été trop long, et l'« excommunié » était toujours là ! Alors, la vraie chrétienne eut une inspiration :

— Eh ! le dvornik ! Vite un orgue de barbarie ! Va, cours, mais trouve-moi un orgue de barbarie, crie la chrétienne.

Une demi-heure après, trois musiciens ambulants se trouvaient sous les fenêtres de la chambre où était couché l'« excommunié » et tournaient la manivelle de leurs orgues criardes et délabrées, cependant que la propriétaire se démenait dans la cour, attendant le moment où la musique ayant produit son effet chasserait l'« excommunié » et délivrerait ainsi sa villa.

Mais cette mesure radicale ne produisit pas d'effet et la propriétaire donna un nouvel ordre à ses gens :

— Ivan, appelle Karp... Et tous, allez sur le toit... Et toi, Fenia, monte au grenier. Toi, Ivan, prends une bûche ; toi, Karp, un bâton, frappez sur les poutres, les chevrons Et toi, Fenia, danse, canaille, au-dessus du plafond.

Et les serviteurs obéissants frappent sur la toiture en fer, sur les poutres au-dessus du plafond de la chambre, où presque en état de syncope, est couché Tolstoï.

On est « chrétien et patriote » ou on ne l'est pas !

Layette impériale

Par contraste, on trouve dans le dernier livre de M. Masson, qui vient d'être élu académicien pour avoir sa vie durant louangé le massacreur napoléonien, d'intéressants détails sur ce que coûtait au peuple la naissance du roi de Rome.

On fabriquait à l'usage du présomptif un service de toilette en vermeil — y compris le pot de nuit — qui revint à 8.316 francs. L'ameublement coûta 64.000 francs, la layette 120.000 francs. Il y eut pour l'impératrice un lit en point d'Alençon qui revint à 120.000 francs, et son trousseau de couches se monta à 120.154 francs. Je vous fais grâce du nombre de chemises, de langes, de bonnets, de chaussures, etc., dont M. Masson dénombre fidèlement les douzaines. Le total dépasse, comme on voit 400.000 francs.

Heureux Peuple ! Et donne-toi d'avoir 32 milliards de dettes, c'est-à-dire 854 francs par tête, alors que la Suisse n'a qu'un passif de 5 millions, c'est-à-dire 25 francs par habitant !

Pour M. Piot

M. Clemenceau signale, dans l'*Aurore*, la situation d'une institutrice mère de quatre enfants, le cinquième est en route.

La République lui sert des appointements fantastiques de 77 fr. 80 par mois.

Pendant ce temps, M. Harduin, dans le *Matin*, raconte qu'un général, auquel restait en fin d'exercice un excédent de 1.600.000 francs sur le budget affecté à la place forte qu'il commandait, signala le fait au ministre et reçut cette simple réponse :

— Dépensez ça, comme vous voudrez !

On ne reprend pas l'argent.

Petites annonces

Le même M. Piot peut méditer s'il est le loisir sur ce petit avis inséré dans le journal génois *Caffaro* :

« Angiolina Demaria, épouse de -em-nico Ferraro, qui est très malade et à l'hôpital, demeurée seule avec quatre enfants, sans argent et sans autres ressources que la soupe que lui donnent chaque jour de charitables voisins, consent à céder un de ses enfants au monsieur qui a manifesté le désir de le prendre, la semaine passée, sur la place Neuve. La pauvre femme demeure Mure delle Grazie au numéro 16. »

M. Piot veut des enfants pour en faire des soldats ; puisqu'il s'agit de les faire tuer, inutile de prendre tant de peine, la misère se charge de la besogne aussi bien que la guerre.

Le meilleur moyen pour soutenir le LIBERTAIRE, c'est de lui faire des abonnements. 1 an, 6 fr. ; 6 mois, 3 fr. ; Extérieur, 8 fr. — 4 fr.

Les abonnements se paient d'avance. Envoyer lettres et mandats à Louis Matha, administrateur, 15, rue d'Orsel.

LA POLICE

La rousse visible ou occulte, avec ou sans uniforme, est un redoutable instrument de règne. Conjointement avec la maréchaussée aux lourds baudriers, la magistrature debout, assise, couchée ou rampante, la chiourme brutale, l'armée aveugle, la religion mortelle à l'intelligence, destructive de toute beauté, la police, née de la corruption, de la lâcheté et de l'ignorance, bailloime l'individu et lui inflige mille supplices.

Au nom de l'ordre, de la morale, de la propriété, du capital et de la consigne, elle, qui n'a aucun sentiment sur ces grandes choses, issue de hameaux ensauvagés ou hébétés ou des bas-fonds des villes enténébrées, elle file, surveille, calomnie, arrête ou meurtrit les citoyens malencontreux, à l'esprit trop éveillé, ou les personnes que des causes déterminées ont livrées à la vindicte légale.

La mission qu'on lui laisse exercer est dangereuse parce que, sans contrepoids, sans contrôle, sans responsabilité. Supposer avoir le droit de guetter, analyser plus tôt à la diable les êtres humains, d'en compter les gestes, étudier les attitudes, marquer les pas, rapporter les pensées, pour la sûreté de l'Etat, le maintien d'un quelconque gouvernement, sans être infaillible ou appartenir à une humanité impeccable ; se faire le protecteur de je ne sais quelle morale, le soutien d'une honnêteté sans cesse révoquée ou transitoire, veiller à ce que des dogmes mystiques ou sociaux ne soient pas critiqués par les cerveaux pervers ; se croire assez puissant pour contenir les consciences dévoyées ou les intelligences avides de liberté, de bonheur, de clairvoyance à coups de casse-tête, de sabre, par la diffamation ou la captivité temporaire ou perpétuelle ; amonceler aux *tours pointues*, aux *permanences* ou au ministère de l'intérieur ou de la justice erreurs sur erreurs, aneries sur aneries, arrêts sur arrêts ; se mettre le crâne à l'envers pour écraser un innocent ou achever un coupable au point de vue pénal ; considérer la passion de la vérité, l'amour de la vraie justice comme un crime ; transformer un citoyen que les iniquités économiques révoltent à juste titre en forçat ; le camarade Henri Fabre, dont nous connaissons la probité physique, les mœurs si humaines, en inverti ; écrire, tel le commissaire central que le compagnon X... travailleur assidu, est un alphonse ; dénaturer les propos, interpréter odieusement la tenue de tel autre, — voilà les inadmissibles prétentions, tels sont les actes de la police.

Cet organisme essentiellement lépinien est donc nuisible pour de multiples raisons. Il est à la fois odieux et grotesque. Un philosophe périgourdin a écrit : « *J'aime de Paris jusques à ses verrues.* » Je ne sache pas que de nos jours il eût adoré les estafiers sergotiques, car la police est la plus belle verrue qui enlaidisse l'humanité.

Qu'est-ce donc que la police ? Des pauvres gâtés par la sottise, perturbés par toutes les incongruités morales ayant cours depuis des siècles, abrutis par la misère ou stupéfiés au régiment, obéissant à des maîtres que de vaines conceptions épileptiques à tort, victimes eux-mêmes des préjugés de leurs esclaves, saturés du principe d'autorité, défendant l'injustice, donnant naissance à l'arbitraire, recourant à tous les moyens pour vivre ou exploiter, sous le prétexte de sauver la société, et quelle société !

La police est un corps sans âme, sans crêpe, un automate docile aux impulsions de la peur, de la méchanceté et de l'imbécillité.

L'intérêt stupide, la corruption servile, la

barbarie, legs de la folie primitive, ce sont là, ce me semble, les caractères distinctifs de cette institution.

La police est nécessaire aux gouvernements et aux policiers. Ses défenseurs ne pourroient jamais en démontrer l'utilité et la noblesse. La police, comme les autres superfluités politiques ou sociales, est un mal. Un analyste attentif est obligé d'en convenir. Il est impossible à la police de jouer un rôle acceptable philosophiquement. Empêcher-elle une douleur, ou, si elle la prévient par hasard, en abolit-elle la cause ? N'arrive-t-elle pas toujours trop tard ? Peut-elle prévenir un vol, ou, arrivant à temps,

oserait-elle dire que d'autres vols ne sont pas commis ailleurs ? Préviend-elle aussi les crimes dus soit au dénuement mental ou matériel, à la fragilité étiatiste ou humaine, source de tant de larmes ou de tristesses ?

La police peut-elle instruire, purifier, ennoblir l'individu ? Non !

La police n'est qu'une machine d'oppression, de répression et de servitude. Produit du mal, elle réduit le bien à néant. Organe de mort, elle ne peut pas donner la vie.

Faite pour ramper et mordre comme un reptile venimeux, l'homme à venir, l'individu libre lui cassera les reins.

Antoine Antignac.

Ce que dit la Houille

Voici, par un jour de grésil
Que l'automne teignait de rouille,
Ce que, vivante sur son grill
Me chanta tristement la Houille :

« Je suis la terrible Forêt,
La noire Silva souterraine
Qu'un inexorable décret
Sous le sol ténébreux enchaîne... »

Je suis le Bois enseveli
Dans l'argile ou la roche dure,
Tordant au tréfonds de l'oubli
Mes mornes rameaux sans verdure.

J'ai pleuré souvent mes oiseaux,
Et je pleure encor mes nuages...
Je voudrais voir quelques roseaux
Parmi mes obscurs paysages.

Je possédais aussi des fleurs,
Avant le déluge et des mousses ;
La pluie avait mes pâleurs
Et le soleil mes teintes rousses !

Mais des désastres surhumains
Me précipitèrent au gouffre,
Et, comme fleurs, sur un chemin
Je n'ai plus que des fleurs de souffre.

Qu'est devenu le Midi fou ?
C'est l'éternel Minuit qui sonne !
L'haléine atroce du grisou
Remplace la brise d'automne.

L'ennui fantastique et géant
Berce une atmosphère éternelle,
C'est dans l'Empire du néant
Le domaine de l'épouvante !

Or, comme j'ai bu du soleil
Au temps de mes primes années,
Comme je garde en mon sommeil
D'antiques lueurs fanées,

Vous venez, durs conquérants,
Ravir la flamme de ma veine :
Les pins défunts, les cèdres morts
Et le noir cadavre du chêne.

Se servant de lumière et d'air
Pour boire mes lourdes lèbres
Des esclaves, dans mon enfer,
Descendent, bûcherons funèbres.

Moi !... Je les garde sur mon flanc
Dans mes larges bras de momie ;
Je hume et digère le sang
De cette humanité bième.

Parfois, un soir — c'est soir toujours
Dans mes clairières, ces noires —
Le grisou soufflé aux carrefours
Et les couchés sur mes ornières.

Parfois — pauvres êtres pâlis
Sous mes baisers d'amour sans terme —
Je m'ouvre et les ensevelis
Dans mon ventre, qui se referme !

J'ai moissonné mes moissonneurs
Os et nerfs, tête et cœur et foie,
C'est donc bien le sang des mineurs
Qui fait que ton être rougeote ;

Ta cheminée est un cercueil
Où se tord quelque humaine gangue
Et chaque étincelle est un œil,
Et toute flamme est une langue ;

Les visages éraspérés
De tant de revenants fantasques
Jettent sur les tisons dorés
Les hideurs fauves de leurs masques.

Et triturée en mes caveaux
C'est cette humaine chair glacée
Qui, chassant l'hiver des cerveaux
Deviens charbon pour la pensée !

Ainsi, par un jour de grésil
Que l'automne teignait de rouille,
Chanta, vivante sur son grill,
La forêt fossile, la Houille.

Et je songeais aux hommes noirs
Qui descendent loin des solstices
Afin que Paris tous les soirs
Danse sous des soleils faucies.

Emile Goudeau.

LE SUFFRAGE DES FEMMES

Prenez le Féminisme par n'importe quel bout, retournez-le sur toutes ses faces, il n'en sortira que du vent. Accoutumées aux flagorneries intéressées du monde parlementaire qu'elles sollicitent, les féministes ne digèrent pas la franche brutalité de nos critiques. Je grouperai les objections plus ou moins acrimonieuses qui me sont faites, afin d'éviter les redites et j'y répondrai comme il convient.

Au *Libertaire*, nous n'avons pas d'électeurs à ménager. C'est un gage de sincérité qui a sa valeur. Nous ne ferons donc pas de concessions à un mouvement que nous considérons comme un retour en arrière, nous ne simulerons pas non plus l'extase galante et le ravissement hypocrite devant l'échafaudage incohérent des sentimentalités et des sensibilités qu'il érige en principes.

Le Féminisme ne repose sur aucune base solide. L'inégalité des droits ne dépend pas seule-

ment du Code, ainsi qu'il affecte de le croire ; elle est bien plus le fait de l'inégalité des conditions. L'ouvrier français, en possession de ses droits civils et politiques, a-t-il plus de droits et peut-il les exercer plus librement que le capitaliste privé des mêmes droits parce qu'il est étranger ou repris de justice, par exemple ? Non, certainement. Ses moyens limités restreindront le champ de son action tandis que le capitaliste pourra goûter en toute liberté, le plein exercice des privilèges inhérents à ses richesses. Toute la question est là.

L'égalité des salaires !... Et pour quoi pas la lune ? Il ne suffit pas de désirer une réforme pour qu'elle soit réellement susceptible d'être obtenue, même en faveur d'une petite catégorie d'individus. La femme n'est sollicitée de se livrer au travail qu'autant que sa main-d'œuvre, inférieure à celle de l'homme, — ceci est économiquement établi, — recevra un salaire également inférieur. Le jour où ils seront astreints à donner un salaire égal pour la femme et pour l'homme, les industriels n'emploieront plus la femme, et le Féminisme devra trouver autre chose.

Avec juste raison il prétendra que cela n'est pas équitable, attendu que le boulanger ne vend pas son pain moins cher à la femme. C'est certain, mais il oublie volontiers que l'équité sociale ne repose pas sur le sentiment, la justice et autres mots sonores, mais bien sur l'intérêt immédiat, sur les avantages particuliers, sur la lutte atroce et sans pitié pour l'existence. Nul ne cause n'effrèche un mépris plus tranquille de la logique et du bon sens. Le seul obstacle au bonheur féminin c'est la tyrannie masculine, lorsqu'elle sera vaincue tout rentrera dans l'ordre, l'harmonie pourra régner enfin. La société capitaliste avec ses iniquités et ses contraintes n'est qu'un château de cartes que le souffle féministe renversera. La propriété, le militarisme, la prostitution dont le Féminisme ignore les causes profondes et dont il ne veut pas voir l'impérieuse et brutale nécessité, s'écrouleront le jour de l'avènement de la femme à la vie politique.

Nous avons mauvaise grâce à douter du résultat de l'expérience. Il est vrai que la féministe se déclare, en tant qu'intelligence, supérieure à l'homme et c'est pour montrer précisément, jusqu'à l'évidence, combien elle nous dépasse dans ce domaine, qu'elle laisse percer son furieux appétit pour le bulletin de vote, dont l'efficacité reste contestée par plus d'un demi-siècle de pratique inutile. Le suffrage universel constitué, si j'ose dire, le nombre de la question, toutes les revendications féministes font fléchies vers ce pôle magnétique.

Le Féminisme n'a pas de programme bien défini, il n'a pas de vue d'ensemble, c'est-à-dire qu'il est flou, élastique, de teinte neutre et que le sentiment mis à pari, il ne sait au juste où il va ni ce qu'il veut. Cependant il ne se montre violemment affirmatif qu'en faveur du suffrage universel. Il existe une société intitulée « Le Suffrage des Femmes » (1) où, comme à l'église la femme isolée ou abandonnée peut trouver des consolations et des conseils. Comme à l'église, également, on la recrute en faveur d'un bon dieu de bois, dispensateur de toutes félicités. Une image, promenade de conférences en réunions, nous le montre sous la forme d'une boîte électorale. Une dame d'un côté, un monsieur de l'autre, honnêtement vêtus et admirablement pompadours, font le geste libérateur d'y introduire le bulletin magique.

C'est enfin le symbole manque de force et de grandeur. Il est la négation de tous les efforts individuels, de toutes les révoltes contre le mensonge et l'iniquité. Il dit la soumission de la femme à ce régime abominable sous lequel l'être humain se débat, cruellement sacrifié à la collectivité anonyme et bestiale.

Comment ne voyez-vous pas dans sa tragique intégralité, l'importance sublime de votre cause. A des siècles de souffrance et de mépris, la douloureuse méconnaissance de vos droits les plus intimes, à l'ignominieuse exploitation de votre individualité dans ce qu'elle a de plus sacré, vous opposez misérablement le remède anodin et ridicule du suffrage universel. Pensez-vous émouvoir les masses profondes à l'aide de cette misérable baliverne. L'ambition malsaine du pouvoir vous a-t-elle à ce point corrompue ? Ou bien ne savez-vous pas que l'Etat édifié par la violence et se maintenant au pouvoir par le crime, ne laisse pas entre les mains du peuple une arme dangereuse, susceptible de l'affranchir, capable de renverser une bonne fois le monstrueux édifice des préjugés et des lois ?

La « Volarde » de votre image n'a rien de viril. Ce n'est pas la femme frissonnante de vie et d'espoir, celle qu'il faut gagner à la cause, mais la bourgeoisie étroite et rangée qui signera votre pétition pour la séparation légale des biens. Le mouvement libérateur viendra de plus bas. Il couve dans la rumeur indistincte des foules, parmi les êtres sacrifiés et meurtris. C'est là qu'il faut le découvrir, dans le protit tourmenté de l'ouvrière, dans le regard profond de la prostituée. Ce sont celles-là qu'il faut appeler aux batailles décisives.

Votre féminisme étroit, vos chapelles prétentieuses et doctrinaires accentueront encore l'antagonisme des sexes, le malentendu formidable qui nous séparent depuis toujours. Ne pourrions-nous jamais se tendre loyalement la main, en toute sincérité, sans arrière pensée de lucre ni d'hostilité ?

Henri Duchmann.

(1) Siège social : 151, rue de la Roquette (le mardi de 3 à 5 heures).

ESSAI SUR L'Individualisme Essentiel par André VEIDAUX

Petit bonhomme à la vie dure, à communisme égalitaire, collectivisme casernier, et tu feins d'ignorer, tu ignores que ton régime de discipline sera le milieu capable bientôt de la suggestion anarchiste, de par la répugnance qu'il inspirera à quiconque médite, égotise et vibre. Tu parviendras, sans doute, à comprimer l'odieux particularisme capitaliste et bourgeois ; or, par cela même, tu susciteras le jaillissement prodigieux de l'individualisme libertaire, la crise qui te terrassera préparera l'avènement de l'ordre nouveau ; oui, tu réchaufferas ce serpent fatal dans ton sein, la discipline alimentera sa gloutonnerie !

N'empêche que, bien que prévoyant le règne du Quatrième-Etat, les libertaires ne fassent pas tout au monde pour le convaincre de méchanceté individualiste, afin d'en canaliser la manie disciplinaire, afin de neutraliser les déplorables vexations. Nombre de socialistes militants assument d'ailleurs la responsabilité d'élargir d'ores et déjà les horizons de leur utopie et méditent des conclusions mixtes dont l'avenir dira le succès, mais dont le présent, en tout cas, estime la probité.

XIII LE JEU COLLECTIF DE L'INDIVIDUALISME

La progression classique qui étage comme suit les grandes heures de la civilisation : particularisme dans la promiscuité animale, exclusivisme familial, horde, clan, tribu, nation, race, humanité, se résout donc dans la progression individualiste.

Plus l'individualisme s'oriente vers sa maturité libertaire, plus il se réclame de la so-

lidarité, plus il renverse les obstacles locaux, plus il jouit du frémissement internationaliste, plus il abolit les frontières. C'est ce que nous avons soupçonné au commencement de cette étude en exposant le sentiment enthousiaste et fraternel de l'homme qui parvient à la pleine possession de soi-même. D'autre part, la progression de l'homme, considéré comme sociate, vers la conquête de son intégrité peut se fixer selon ces trois étapes sommaires : micro-foule, citoyen, trans-sociate.

Le sociate étant le point d'application des forces sociétistes, la rigueur de celles-ci, suivant le processus de démonstrations que nous avons fixé, interdisait à l'origine la différenciation sensible des sociates ; chaque groupement social ne formait qu'un corps pluricellulaire semblable à ces étranges colonies de zoophytes qui croissent, pour ainsi dire, par juxtaposition, — qu'une foule, qu'une promiscuité à peu près physiologique et mécaniquement homogène, dont la cellule micro-foule, n'était que l'élément homogène et anonyme, que la réduction proportionnelle. La molécule était l'image fidèle de la masse, l'homme était l'image fidèle de l'agrégation, il prenait la suite de l'animalité.

La sécurité multiple de la vie s'organisant à la faveur du lent éveil du sociate à la conscience, à la raison, celui-ci put s'élever jusqu'à la dignité de citoyen. Le citoyen non membre d'une cité, mais sociate déjà capable des mœurs quelque peu autonomes de la cité projetée, laisse derrière lui l'esclave et le serf... Hé ! hé ! l'autonomie politique ne boude point au salariat !

— La troisième série d'avatars du sociate nous montrera ce dernier en puissance d'individualisme, après avoir épuisé le stock des civismes nationalistes et internationalistes, des égalitarismes frelatés qui encombrèrent le magasin des réformes. Notre siècle fécond en domestications naturalistes, en rêves scientifiques, en postulats philosophiques audacieux, esquisse à peine, oui, de par l'absurdité économique qui fléte l'absurdité des salaires et la sottise politique qui enfle la vanité des électeurs, l'œuvre simplement civique...

Et les foules, elles, est-ce qu'elles sont susceptibles de s'individualiser, à la suite des

résultats acquis par les personnes ? Hélas ! non. Une addition d'individualismes ne donne plus de l'individualisme, mais du socialisme collectif, ainsi que le chaos des vents ou des fleuves révoque l'idée du vent ou du fleuve et constitue la bourrasque ou l'océan, — toutes choses à la mentalité neutre, au lieu commun, au caractère anonyme, oh ! non sans mouvement, ni sans force...

Je ne prétends point par là que toute manifestation d'un désir collectif, ni que tout concours d'individus doivent être prohibés comme contraires au signe sacramentel de l'évolution, attentatoires à l'individualisme irréparablement. Non. L'individualisme libertaire, jaloux de solidarité, ne récuse point le témoignage de l'expérience qui invite, avec le bon sens, pour recueillir les bénéfices d'un labeur fastidieux ou épuisant, à la coopération méthodique des efforts, à la division du travail : en l'espèce, à la confusion des facteurs identiques, des intérêts communs, des besoins connexes, touchant les individualismes participants. Enfin, est-ce que certaines dispositions intimes, certaines besognes d'art ou de génie civil, certains offices de santé ou d'hygiène publiques, d'inspiration ou de convenance personnelles, ne sollicitent point d'une façon permanente l'assistance du prochain, la collaboration, le concert passif même des individualismes présumés abdiquants, à charge de revanche ? Il n'est que les héros d'un individualisme chimérique qui, du néant, pouraient faire surgir des palais à la seule magie du verbe comme Amphion édifiait des cités au son de sa lyre... Or, selon la parole du poète, Dieu étant le symbole de l'absolu, l'homme pourra, sans doute, s'en approcher indéfiniment, — il ne s'identifiera jamais avec lui.

En tous cas, ces concentrations de gestes personnels qui pourront s'étendre jusqu'à la fédération des groupes, jusqu'à l'humanité tout entière, si le cas se présente, s'avouent d'essence parfaitement papillonée, mobile, élastique, occasionnelle, temporaire, révoquée... Le contrat inter-individualiste offrira parfois des motifs de perdurée, mais il pourra aussi être dénoncé au gré de chacun. La coopération au groupe étant consciente et volontaire ne contrariera point l'œuvre de transmutation personnelle, ainsi que l'individu, s'il ne se réfugie point maussagement

dans l'isolement, dans la solitude, savourera néanmoins les liesse délicieuses et reposantes du recueilement, connaîtra le prix de la méditation dans l'isolement et recourra quelquefois — jamais assez ! — à l'excellence salutaire des « cures de solitude » !

J'ai dit tout à l'heure que la constitution arithmétique des foules s'opposait à leur individualisation, leur composantes fussent-elles toutes individualistes... J'aurai pu dire : surtout lorsque les composantes sont individualistes, — paradoxe : parce qu'il est trop tard, qu'elles ont brûlé déjà cette étape, qu'elles ne peuvent régresser à l'individualisme collectif. — Ah ! grondera-t-on mais alors vous nous conduisez par là tout droit à l'individualisme terminal de la cellule, à celui de la molécule, de l'atome ? — Parfaitement... je maintiens ; tous les éléments de l'univers évoluent simultanément, mais le raisonnement est spécieux, sens dessus dessous, le sophisme grossier... Attention à la confusion des mots ! Je consens à ergoter un instant, bien que j'y aie répugnance, afin de bien montrer le danger...

Continuons l'équivoque. — ... non seulement parce qu'il apparaît rationnel que l'évolution individualiste commençant au chaos sidéral aboutisse logiquement à l'atome, mais parce que les faits transitoires sont là qui interprètent nettement le sens de l'évolution et lui assigne l'allure qui procède du connu à l'inconnu et du concret à l'abstrait, etc. La différenciation individualiste attendra donc la collectivité avant de toucher l'unité, l'humanité avant d'intéresser l'homme, le groupement avant de solliciter le membre. Qu'est-ce donc alors qu'une agglomération individualiste ? — C'est la différenciation de la masse humaine sur laquelle la différenciation de l'individualisme s'est attachée sous le nom d'individualisme collectif... Dans un domaine similaire, le corps humain ne présente-t-il pas tous les attributs de l'individualisme collectif ? Cela n'empêche point les cellules de poursuivre leur fortune individualiste particulières : cela n'empêche point les membres de l'agrégation de se désagréger, de se scis-siparer, dirai-je, de poursuivre leur destin individualiste personnel jusqu'à l'obtention du privilège convoité.

Voir le *Libertaire* à partir du numéro 48 — 9^e année

L'Organisation du bonheur⁽¹⁾

CHAPITRE III L'ABSURDITE DE LA PROPRIÉTÉ (suite)

Circulation de la substance traitée, dans la société actuelle

Rappelons tout d'abord que nous entendons par *substance traitée* celle qui s'est transformée par suite de l'intervention humaine et faisons remarquer que cette intervention se borne la plupart du temps à réunir les conditions nécessaires (température, pression, substance, ambiance, etc.), pour qu'un phénomène observé se reproduise. Ces conditions étant réunies, nous ne transformons pas la substance ; c'est la substance qui se transforme. Exemple : l'oxygène et l'hydrogène, mis en présence dans certaines conditions d'ambiance, de température, de pression, etc., se transforment en eau.

Nous avons montré que la *substance brute* s'appartient à elle-même jusqu'au moment où des êtres la prennent, soit pour se l'approprier, soit pour empêcher autrui de se l'approprier, et que seul le besoin justifie la prise.

Nous allons montrer qu'il en est de même pour la *substance traitée*, et, puisque nous avons pris comme exemple de substance brute la houille (charbon de terre), nous prendrons, comme exemple de substance traitée, le gaz d'éclairage que l'on fabrique en distillant la houille.

Le gaz d'éclairage est un produit contenant principalement des carbures d'hydrogène, c'est-à-dire des corps composés de carbone et d'hydrogène.

Comme les végétaux dont elle provient, la houille contient surtout du carbone, de l'hydrogène et de l'oxygène. Rien d'étonnant qu'on en puisse extraire le gaz d'éclairage. Voici comment on s'y prend pour cela.

Par une ouverture qui peut être refermée, on introduit la houille dans des cornues en terre réfractaire et ces cornues sont chauffées dans un foyer en maçonnerie. Les produits volatils s'échappent par un tube adapté aux cornues et, à la fin de l'opération, il reste dans celles-ci du coke. Ces produits volatils passent dans une série d'appareils contenant certaines substances, au contact desquelles ils se dépouillent de ce qui est impropre à l'éclairage. Le gaz, ainsi épuré, est recueilli dans un gazomètre, d'où il peut être dirigé par des tuyaux partout où cela est jugé nécessaire.

En résumé, des hommes prennent de la substance brute, la traitent et la répartissent.

Chose curieuse, comme pour la substance brute, une intervention bizarre se produit, en ce qui concerne la substance traitée.

Nous voyons, pour le charbon, des hommes qui n'ont travaillé effectivement ni à sa formation au cours des âges, ni à son extraction, ni à sa répartition, venir dire aux autres hommes : « Cette substance brute est à nous, si vous en voulez, il faut nous la payer, si vous ne pouvez la payer, vous n'en aurez pas », et nous constatons que les autres hommes, abrutis par le préjugé absurde de propriété, répondent : « Cette substance brute est à vous ; quand il nous en faudra, nous vous la paierons. Quand nous ne pourrions la payer, nous n'en aurons pas. »

De même pour le gaz d'éclairage, des hommes — (les actionnaires des compagnies de gaz) — qui n'ont travaillé effectivement, ni au transport du charbon, ni à sa distillation en gaz, ni à la répartition du gaz, viennent dire aux autres hommes : « Cette substance traitée est à nous ; si vous en voulez, il faut nous la payer. Si vous ne pouvez pas la payer, vous n'en aurez pas. »

Au fond des cornues, il reste du coke. Dans les différents appareils d'épuration, il reste des produits utilisables — (goudron de houille dont on extrait de la benzine, de l'acide phénique, du toluène, de l'anthracène, de la naphthalène, etc. — eaux d'épuration dont on extrait de l'ammoniaque que l'on convertit en sulfate d'ammonium, etc.). Les actionnaires, qui n'ont effectué aucun des mouvements utiles à ces transformations, viennent encore dire aux autres hommes : « Ces substances traitées sont à nous ; si vous en voulez, il faut nous les payer. Si vous ne pouvez pas les payer, vous n'en aurez pas. »

Et les autres hommes, abrutis par le préjugé absurde de propriété, répondent : « Ce gaz, ce coke, ces produits divers sont à vous ; quand il nous en faudra, nous vous les paierons. Quand nous ne pourrions les payer, nous n'en aurons pas. »

Ainsi il en est de la substance traitée comme de la substance brute. D'énormes réserves sont constituées au profit de quelques-uns et réparties chichement dans la masse, non pas au prorata des besoins individuels, mais conformément au soi-disant intérêt de quelques prétendus détenteurs.

Ces détenteurs — (en l'espèce les actionnaires du gaz) — sont considérés comme propriétaires, non parce qu'ils travaillent effectivement à l'exclusion des autres, non parce qu'ils ont plus besoin que les autres, non pas même parce qu'ils sont les plus forts, mais parce que les autres hommes sont assez ignorants et assez abrutis pour leur payer des produits distillés par d'autres.

Et nous ne pouvons que répéter une fois de plus : Cette situation durera tant que les générations successives seront, comme celles d'aujourd'hui, composées de brutes (2) ignorantes et de savants abrutis (3), incapables de raisonner « a posteriori » (4) en matière sociale, ayant été dressés à la servitude par les parents, les éducateurs, les maîtres et les politiciens.

Ce que nous avons dit du gaz d'éclairage, nous pourrions le dire de toutes les substances traitées, de même que ce que nous avons dit du charbon nous pourrions le dire de toutes les substances brutes. Ouvrez une chimie, passez en revue toutes les substances brutes ou traitées et vous verrez que les raisonnements ci-dessus s'imposent. (A suivre).

Parat-Javal.

PORCS EN SOUTANE

On ne le dira jamais trop, le bouc cléricale est là, toujours menaçant, et il importe de le réduire à l'impuissance.

Mettez vos enfants chez les bons frères ou naïfs badauds, livrez-les aux monstres de la congrégation, aux anormaux en soutane...

Un saint homme de Dieu, le curé de Brétenoux (Lot), vient d'être mis à l'ombre dans la prison de Figeac. Il se serait livré à divers actes où la morale n'a rien à voir.

Le plus drôle, c'est que certaines femmes de Brétenoux voulurent s'opposer à l'arrestation du vigoureux prêtre. Faut vraiment que les pénitentes de ce monsieur soient satisfaites de ses comportements...

Un ignorantin, le frère Anobert, vient d'être incarcéré. Il est accusé d'avoir souillé une quantité de jeunes enfants dont il avait à charge l'éducation. Bien entendu, cet espèce voulait nier. Et ses congénères de tout mettre en œuvre pour l'innocenter. La solidarité la plus étroite unit ces individus qui se savent capables de se livrer aux mêmes pratiques que celles dont est incriminé le frère Anobert. Ce porc, en face des faits, ne put nier. Les efforts de ses acolytes ne purent le tirer des griffes policières ; et, maintenant, à la prison de Versailles, il songe aux inconvénients du métier de salisseur d'enfants.

Des faits comme ceux qui viennent d'amener l'arrestation du frère sodomiste Anobert, s'ils ne prouvent rien contre la religion, n'en sont pas moins le réquisitoire le plus formidable qui se puisse dresser contre la vie congréganiste.

Quoi, voici des gens qui, après tout, sont conformés comme tout le monde, qui ont des sens, un sexe et qui font vœu de maltraiter les uns, châtier l'autre ! Comme si la nature, n'avait pas des droits imprescriptibles qu'elle se plaît malgré les contraintes, à affirmer et dont elle veut l'application.

C'est pourquoi, afin qu'il ne se produise plus rien de semblable à ce qui se passait chez les ignorantins de Meudon, il urge de libérer, de rendre à la vie normale, les congrégés. En attendant, il est bon d'éloigner d'eux l'enfance, que leur contact abject ne peut que vicier.

Noël Paria.

Causerie ouvrière

RENVERSONS SABAOth

Bien que les religions soient toutes à combattre, ce serait une grossière erreur de croire qu'elles seules abrutissent les individus et déshonorent les mœurs.

L'idée de patrie, l'amour de l'armée leur font une redoutable concurrence.

Certes les dégoûtants confesseurs, les dangereux monstres éducateurs des petits enfants qu'on laisse aller à eux, aussi bien que les malpropres et cruelles « bonnes sœurs » garde-chiourmes femmes qui exploitent et martyrisent les pauvres jeunes filles dans les couvents, hôpitaux, ouvroirs, orphelinats, sont des êtres bien abjects. Tous ces vicieux, tous ces escrocs en soutanes ; toutes ces mégères fanatiques, toutes ces dégénérées hystériques en cornettes blanches, les uns et les autres souillés de vice contre nature, dévots à Dieu et pratiquants de l'onanisme sont d'affreux spécimens des types religieux qui justifient assez le mépris et la répulsion qu'a pour eux tout homme raisonnable si large et si libre d'esprit qu'il soit.

Aussi, combattre toujours, jusqu'à leur disparition ces entretiens odieux d'une religion mieux connue ici, et plus pernicieuse que toute autre ; c'est très bien !

Mais ne nous arrêtons pas là ; car il y a encore plus néfaste, plus horrible.

Avec l'idée de patrie, cette religion si chère à tous ceux qui s'en font les prêtres, on fanatise, on abrutit plus encore, et dans un but plus clair, plus inhumain.

C'est donc contre cette idée, contre l'armée qu'il faut immédiatement porter nos coups, car à mesure que le temple du christianisme se désagrège, tombe en ruines, le temple de Sabaoth s'élève, s'assoie et se trouvera prêt à suppléer celui qui disparaît.

C'est pourquoi au moment même où s'accomplit encore une fois l'inutile et imbécile cérémonie du tirage au sort, nous mêlons notre voix aux loquaces avinés, aux cris sauvages, aux chansons ineptes des malheureux jeunes gens qui, joyeusement parce qu'inconsciemment, se prêtent à cette farce de numérotage de leur pauvre chair à travail pour les boucheries futures.

Puissent-ils nous entendre !

« Lorsque l'homme, a dit un écrivain, ajoute à l'exécration idée de Dieu, l'idée bouffonne et sclérotée de patrie, il ne lui reste plus rien à conquérir dans le domaine de la bestialité ! Il est alors au-dessous du cannibale, au-dessous de la dernière brute. »

Cela est vrai. Aussi croyez-vous, jeunes gens, laissez s'incliner devant le drapeau, guenille infâme, boueuse et sanglante, toutes les crapules, tous les souseigneurs, toutes les brutes, tous les empoisonneurs patentés, tous les prêtres, tous les crétins, tous les sauvages, tous les flics et tous les bourgeois, mais n'ayez jamais pour ce chiffon la moindre genuflection. Ne soyez pas du troupeau. Proclamez-vous des sans-patrie et faites-vous de ce titre le plus glorieux ornement.

Ce ne sont pas les peuples voisins qui sont vos ennemis, mais les bandits galonnés et les voleurs décorés qui vous veulent asservir en vous équipant ridiculement

comme eux, pour les besognes infâmes et criminelles qu'ils ne pourraient pas faire tout seuls.

Au-delà des frontières, il y a des travailleurs comme vous, qu'on exploite, qu'on enrégimente comme vous et qui voudraient bien aussi se révolter. Lorsque l'exemple aura été une bonne fois donné, il sera contagieux... D'où viendra-t-il ?

Mais, ce ne sera pas tant contre ces travailleurs de l'extérieur, parlant un autre langage que vous, servant un autre régime, protégeant et défendant d'autres bourgeois, mais ce sera surtout contre nos camarades de l'intérieur qu'il vous faudra un jour marcher et, qui sait, peut-être tirer... ou alors ce sera dans les régions lointaines qu'il vous faudra massacrer et piller des malheureux sans défense, éventrer des femmes, transpercer des enfants au berceau, pour l'honneur du renom Français et pour ravir à des individus chez eux leur pays, au profit du vôtre ou plutôt au profit seulement de quelques parasites qui escomptent vos faciles et honteux succès.

Et comme en Chine, vous serez mêlés aux Russes, aux Allemands, etc., pour travailler ainsi !

Conscrits, une fois encasernés, vous serez les bandits auxquels on commandera le vol à main armée, le bris de clôture, l'homocide volontaire, l'assassinat.

Tous ces actes sont réprouvés par les honnêtes gens, prévus et punis par le Code, lorsqu'on agit seul, par le besoin souvent, sans commandement et sans uniforme, bien qu'il y ait plus de risque pour celui qui les commet ainsi. Mais ils sont approuvés, louangés, glorifiés, récompensés, lorsqu'ils sont accomplis en bandes armées, sans risques, en lâches !... Alors les honnêtes gens admirent, les autorités décorent !

Mais si vous êtes des hommes, vous aurez des remords et serez honteux toute votre vie d'avoir ainsi fait l'ignoble métier de soldat.

Conscrits, voilà à quoi vous devriez songer.

Si beaucoup de conscrits profitaient du tirage au sort pour manifester contre la guerre, pour affirmer leurs sentiments de dignité et de respect de la vie humaine, on ne serait pas bien longtemps pour supprimer cette cérémonie ridicule. Elle donne seulement aujourd'hui l'occasion aux conscrits indigués, bestiaux sans conscience, de gueuler, de se saouler, d'emplir les lieux de corruption, de prendre enfin un avant-goût très apprécié de la vie de caserne, consolant par leur attitude ignoble, les bourgeois et les gouvernants, les canailles et les abrutis.

Conscrits, versez le sang d'autrui, versez le sien, pour enfanter seulement la misère, les pleurs, la stérilité, cela n'a pas de nom, tant c'est ignoble, lâche et imbécile.

Mais se sacrifier seul ou plusieurs centaines, ou des milliers même pour mettre en acte une pensée généreuse, un idéal de beauté, d'amour, d'harmonie, pour débarrasser le monde d'un ou plusieurs êtres malfaisants, pour supprimer un régime arbitraire, cela se comprend et cela est héroïque !... Où sont les conscrits de cette armée-là ?

Hommes de cœur, libertaires, c'est contre l'idée de patrie qui menace de renforcer en haine et de croire en imbécillité, qu'il nous faut entreprendre une lutte sans merci : Renversons Sabaoth !

Iconoclastes de toujours, la tâche est rude et vaut la peine, frappons fort et longtemps !

G. YVETOT

Militants, faites lire aux conscrits le Nouveau Manuel du Soldat : (La Patrie, l'Armée, la Guerre).

L'occasion est propice pour propager cette brochure de perpétuelle actualité : le tirage au sort, le conseil de révision. En ces occasions, et suivant les localités et l'initiative des militants, c'est par centaines ou par milliers que peuvent être distribuées ces brochures.

Toutes les organisations syndicales, tous les groupes d'études, universités populaires, voudront s'empresser de prendre beaucoup d'exemplaires de cette brochure d'actualité qui est vendue aux prix de revient suivants :

1 Brochure... 0,05 Franco..... 0,10
50 — 1,75 Port en plus
100 — 3,50 —

Adresser les Commandes et les Fonds :
A la FEDERATION DES BOURSES,

3, Rue du Château-d'Eau, Paris.

N. B. — Ne pas oublier de compter les frais de port et envoyer le montant de la commande avec la commande elle-même.

LIVRES A LIRE

TENTATIVES POUR PROLONGER LA VIE HUMAINE

L'intestin de l'homme nourrit une quantité immense de bactéries qui, d'après les dernières recherches de Strassburger (1), s'élève à 128.000.000.000 par jour. Ces microbes, peu nombreux dans les parties du tube intestinal qui digèrent les aliments, sont en grande quantité dans le gros intestin, c'est-à-dire dans la partie inférieure qui sert à emmagasiner les déchets de la nourriture. Les restes des aliments non digérés, auxquels s'ajoutent les sécrétions muqueuses, constituent un milieu très favorable pour la pullulation des microbes. Celle-ci est très variée et contient un grand nombre d'espèces, parmi lesquelles on rencontre des bacilles, des cocci et toutes sortes d'autres microbes, dont quelques-uns ne sont pas encore suffisamment étudiés.

Déjà la répartition de cette flore microbienne démontre son inutilité pour la vie et la santé de l'homme. Elle est pauvre dans les parties qui digèrent et très riche dans celles qui ne remplissent pas cette fonction.

Or, cette flore inutile peut occasionner

(1) Zeitschrift für Klinische Medizin, 1902, t. XLVI, p. 434.

des troubles graves de la santé et même compromettre la vie. Les plaies de l'abdomen ne sont si dangereuses que parce qu'elles amènent la pénétration du contenu intestinal dans la cavité du péritoine. Les microbes des intestins se mettent alors à pulluler dans l'organisme, qui ne tarde pas à tomber gravement ou mortellement malade.

J'épargne au lecteur un grand nombre d'autres faits analogues qui démontrent que la flore de notre gros intestin est la source d'une grande quantité de substances plus ou moins nocives, qui sont résorbées dans notre organisme.

L'espèce humaine a hérité, de ses ancêtres, d'un gros intestin et des conditions qui favorisent le développement d'une riche flore intestinale. Elle supporte donc les inconvénients de ce legs.

Malgré les grands progrès réalisés par la chirurgie, on ne peut pas songer à notre époque à éliminer le gros intestin à l'aide du bistouri... Mais, pour le moment, il est plus rationnel d'agir contre les microbes nuisibles qui peuplent le gros intestin. Dans cette flore variée, on distingue des bactéries dites anaérobies, c'est-à-dire capables de vivre sans oxygène libre, et qui puisent celui dont elles ont besoin dans les matières organiques qu'elles décomposent.

Mais les recherches, poursuivies par un médecin alsacien, Bienstock (2) et confirmées par Tissier et Martelly (3), ont établi que ce sont certains microbes qui empêchent la putréfaction du lait. Ce sont notamment les microbes qui font aigrir le lait, en transformant le sucre de lait en acide lactique, qui se distinguent par leur action antagoniste vis-à-vis des microbes de la putréfaction.

Il est donc tout indiqué... d'introduire dans le régime alimentaire, le kéfir ou, mieux encore, le lait aigri (4).

Extrait de « Etudes sur la nature humaine ». Essai de philosophie optimiste par Elie Metchnikoff. — Masson et Cie, éditeurs.

AGITATION

ARMENTIERES. — Quatre cents ouvriers tisseurs travaillant au bain Mahieu se sont mis en grève. Ces grévistes ont quitté le travail pour protester contre le renvoi de plusieurs de leurs camarades. Cet exemple de solidarité ouvrière devrait être suivi. Quand des patrons veulent imposer à leurs ouvriers des conditions inacceptables ; quand ils veulent se débarrasser de généraux et de révoltés, il n'y a qu'à imiter les tisseurs armentierois. Les patrons, devant une telle attitude auraient tôt fait de mettre les pouces.

AVIGNON. — Le 10 janvier dernier, notre camarade Georges Yvetot faisait, à Avignon, une conférence syndicale.

Le titre choisi avait attiré un nombre public parmi lequel plusieurs militaires.

Au lendemain de la réunion, l'un des soldats, le camarade Grosjean, fut puni de huit jours de prison pour avoir assisté en tenue à une réunion syndicale. Son paquetage fut fouillé, les lettres et écrits qu'on y trouva furent mis sous scellés et envoyés au général André.

Punir un homme parce qu'il se permet d'assister à une conférence où il est traité de l'organisation ouvrière en France, c'est pas mal. Mais, où ça devient le pire arbitraire c'est quand cet homme a fini sa prison de l'y réintégrer, et ce pour vingt-deux jours dont huit de cellule.

Les renseignements font savoir que notre camarade aurait été dénoncé par un soldat sortant du séminaire. Touchante union du sabre et du goupillon. Ce mouchard est digne de la religion qu'il professe. Qu'il continue, il ira loin. En tous cas, se compagnons de caserne feront bien de le fuir comme la peste.

MONTIGNY-EN-GOHELLE. — Si l'on en croit les affirmations de nos camarades de l'Action Syndicale de Lens, Montigny aurait pour maire un fameux policier. Voici ce dont il est accusé : un jeune soldat, Quintard, caserné à Lille était venu passer quelques jours dans sa famille. Comme ça se produisit en pareil cas, il s'amusa avec des amis à boire bouteille. Quintard pour rire prêta son képi à l'un de ses camarades et se coiffa d'un chapeau de civil. Les pandores le surent et enquêtèrent. Lorsque Quintard entra à son corps, il fut mis en cellule pour avoir, selon le rapport du maire Houssin, chanté l'Internationale et s'être promené par les rues en tenue plus ou moins débraillée.

C'est jolii le socialisme de ce Monsieur. Par sa mouchardise, le pauvre Quintard est toujours bouclé. Il sera bientôt promu pour Biribi.

Houssin dit Rascoul, maire de Montigny doit troquer sa place avec celle du commissaire. Il sera mieux dans son élément.

TOULOUSE. — Les bondieusards des environs et de Toulouse sont dans la joie. Pensez-donc, on vient de coffrer un brave type qui n'avait rien trouvé de mieux que de soulever le clocher de l'église de Mourville d'une cloche pesant cinquante kilos.

L'arrestation du « voleur » de la cloche n'empêchera point la raison sociale Dieu, père, fils et compagnie, d'avoir fait faillite à l'omnipotence dont on la dit pleine.

ITALIE

La ligue nationale des coopératives italiennes, après un long travail de recherches, a pu établir l'existence de 2.422 sociétés coopératives italiennes se répartissant ainsi qu'il suit :

Coopératives de consommation.....	1.053
Coopératives de production et de travail.....	838
Coopératives de crédit.....	447
Autres coopératives (Constructions, etc.)...	84

2.422

Les coopératives de production comprennent surtout des sociétés de « braccianti » ou journaliers agricoles qui s'associent pour entreprendre en commun certains travaux agricoles et de terrassements.

Parmi les sociétés coopératives de crédit ne sont comprises que les sociétés rurales de crédit et non les sociétés urbaines dites banques populaires, qui seraient au nombre de 700, d'après la dernière statistique publiée en 1900.

Quarante des corporatives italiennes qui figurent à cette statistique ont leur siège hors de l'Italie.

(2) Archiv für Hygiene, 1902, t. XXXIX, p. 390.

(3) Annales de l'Institut Pasteur, 1902, p. 865.

(4) Pour la préparation d'un lait aigri, consulter les camarades russes.

(1) Voir le Libéraire à partir du 29 août 1903.

(2) Voir définition chapitre premier.

(3) Voir définition chapitre premier.

(4) Voir définition chapitre premier.

BELGIQUE

Chaque année, à l'époque du tirage au sort, les jeunes gardes socialistes se livrent, dans tout le pays, à une propagande spéciale contre le militarisme en général et le remplacement militaire en particulier. Ils éditent un journal de circonstance, placardent des affiches et organisent des manifestations publiques dans les villes et les principales communes industrielles.

Comme cette propagande va à l'encontre des intérêts des classes bourgeoises, la magistrature et la police font pieds et pattes pour l'entraver. Le parquet vient d'opérer une descente dans une imprimerie de la ville et y a saisi les affiches éditées par nos jeunes gardes, affiches intitulées « Contre l'impôt du sang ».

Par ordre des magistrats, toutes celles qui avaient été placardées sur les murs de Bruxelles et des faubourgs, ont été lacérées. Des perquisitions ont eu lieu à la Maison du Peuple et chez le secrétaire des jeunes gardes.

Le parquet incrimine une phrase révolutionnaire du texte qui accompagnait le dessin de l'affiche.

Ce ne peut qu'inciter les jeunes gardes à continuer leur propagande.

ESPAGNE

Ce n'est pas seulement en France qu'opère le vieux Polonais. Depuis que son « métier » ne rendait plus à la quille le royaume loubien pour opérer ailleurs.

Pour l'instant, ainsi qu'on peut juger par ces lignes, extraites d'un quotidien, c'est à Madrid que le vieux Polonais, ou quelque d'autre « travail ».

Le préfet de Madrid a dit à des journalistes que, le jour de la fête du roi, un gardien des jardins de la place Oriente avait trouvé une boîte en fer-blanc munie d'une mèche qui était allumée.

On observa alors le silence, pour ne pas causer d'alarme ; puis la boîte fut envoyée au laboratoire de chimie, où elle fut examinée. Elle contenait, a déclaré le préfet, mélangés à des débris de verre et de plomb, 195 grammes de dynamite.

Cette histoire policière est absurde. La bombe en question est l'œuvre d'un agent quelconque voulant sauver la société et se procurer du gain.

En vente à la librairie ROMAN, 59, rue de Fer, Namur (Belgique) :

Essai sur la question de la population.

Plus d'avortements ! — Moyens scientifiques, licites et pratiques de limiter la fécondité de la femme, par le docteur Knowlton. — Brochure poursuivie et acquiescée par la Cour d'assises du Brabant. Prix : 0,50. Par la poste : 0,70.

Non plus aborti, traduction italienne de la précédente brochure, par poste, 1 fr.

Socialisme et Malthusianisme (brochure de la Ligue Néo-Malthusienne), par X. Y. Z. Prix : 0,60. Par la poste : 0,70.

Immoralité du mariage, par René Chaughy. Prix : 0,10. Par la poste : 0,15.

Toute demande non accompagnée du montant (en mandat-poste ou timbres-poste) sera considérée comme non-avenue.

COMMUNICATIONS

Nous prions instamment les camarades de nous faire parvenir leur copie le MARDI MATIN AU PLUS TARD.

Soirée familiale le samedi 6 février, à 8 h. 1/2 du soir, au restaurant Coopératif de Grenelle, 38, rue de l'Eglise. Allocution du camarade Liard-Courtois. Concert par l'Action Théâtrale. On jouera le Fardeau de la Liberté, de Tristan Bernard. Entrée gratuite. Vestiaire obligatoire 0 fr. 50, donnant droit à un billet de tombola. La tombola qui sera tirée le soir même comprend des peintures, des bronzes, des livres, etc., etc., en tout plus de 100 lots.

On trouve des billets aux bureaux du Libéraire.

L'Aube sociale, 35 rue Gauthier (avenue de Clichy), — vendredi 5 Armand, La famille ; mercredi 10 conseil d'administration.

Union bellevilloise, 9 cité de Genes, rue Julien-Lacroix. — Samedi 6 février, l'abolition de la prostitution par Noël Petit.

Les Causeries Populaires des X^e et XI^e, 5, cité d'Angoulême. — Samedi 6 février 1904, à 8 h. 1/2, fête de camaraderie avec le concours de la Marianne, dans le local du groupe. Lecture d'une pièce de Mirbeau. Vestiaire 25 centimes ; mercredi 10 février 1904, à 8 h. 1/2, causerie par J. Albert sur l'Energie Electrique ; dimanche 14 février 1904 à 9 h. 1/2 du matin les camarades qui désirent visiter le musée de Saint-Germain se trouveront dans la salle des Pas-Perdus, premier étage, gare Saint-Lazare. Réduction de 50 %. Conférence par Nergal.

Les Causeries populaires du XVIII^e (Iconoclastes de Montmartre), 30, rue Muller. — Vendredi 5 février à 9 heures du soir, cours d'Espagnol ; lundi 8 février à 8 h. 1/2, causerie par le camarade E. Murmin sur les Théories socialistes.

Bibliothèque communiste du 19^e arrondissement. — Réunion samedi 6 février à 9 heures du soir, au restaurant de la Famille Nouvelle, 171, boulevard de la Villette (angle de la rue Château-Landon). — Etat financier, échange de volumes, cotisations, organisation d'une petite fête familiale.

L'Education libre du 3^e, 26, rue Chapon. — Les camarades souscripteurs qui n'ont pas joint le montant à leur souscription et n'ayant pas répondu à notre appel, nous nous voyons dans l'obligation d'attendre encore avant de mettre à l'impression nos ressources personnelles ne nous permettant pas de faire tirer par nous-mêmes l'Absurdité de la politique, brochure à distribuer de 8 pages avec couverture illustrée. Prix : 1 franc le cent, port en plus.

Les Anticrates. — Vendredi 5 février, à 8 h. 1/2, salle Jules, 6, boulevard Magenta, conférence, discussion libre. Le groupe fait appel aux jeunes énergies pour organiser des réunions de propagande abstentionniste.

Bibliothèque communiste du 15^e, 38, rue de

l'Eglise. — Causerie par les camarades samedi à 8 h. 1/2 à l'Emancipation, Les Libéraires du 15^e sont priés instamment d'assister à cette réunion où il sera traité de la propagande à faire dans l'arrondissement.

Causeries populaires du 5^e. — Vendredi 12 février à 8 h. 1/2 du soir, salle Martial, 68, rue Lhomond, causerie de G. Rousselle : « Vingt-cinq ans de Révolution » (histoire contemporaine). Entrée 0 fr. 30 donnant droit à une consommation.

SAINT-DENIS. — La Raison, 15, rue de la Boulangerie (ancien hôpital). — Vendredi 5 février, à 8 h. 1/2, les Bases du syndicalisme.

ESCARBOTIN. — Les hommes libres du Vimen se réuniront le 7 février à 3 h. de l'après-midi, salle Coiffe, hôtel de Paris, Escarbotin. Organisation des conférences Louise Michel-Giraull.

BAYONNE. — Les camarades qui se rendaient à Bayonne ou Biarritz trouveront le meilleur accueil chez J. Lacroix, hôtel-restaurant Universel, 22, place Saint-Esprit, près la gare.

LORENT. — Les camarades détenteurs de livres sont priés de les rapporter au lieu de réunion dimanche 5 février. Urgence.

LILLE. — Les camarades de Lille sont priés de se trouver le samedi 6 février à 8 h. 1/2, rue du Bourdeau, 38. Organisation de la conférence Louise Michel-Giraull.

LYON. — Groupe d'art social. — Nous prévenons tous les camarades que le Groupe d'art social n'a rien de commun avec l'art social fondé par Casimir Sagnet, notre groupe n'étant composé que d'éléments libéraires. Dimanche soir, 7 février, à 8 heures, soirée familiale privée, café Bordat, 17, rue Paul-Bert.

SAINT-ETIENNE. — Dimanche 7 février, grande salle de la Brasserie de Bellevue à 6 heures du soir, grande soirée familiale suivie de bal organisée par le groupe de l'Action directe avec le concours de la Chorale : l'Echo du Peuple. Le but de cette soirée est la création d'un journal régional.

MARSEILLE. — Le Milieu libre de Provence. — Dimanche à 4 heures réunion générale, distribution du Bulletin financier de janvier.

Tous les jeudis à 9 heures du soir causerie contradictoire sur un sujet économique.

ENTENTE ECONOMIQUE

Les camarades sont prévenus que pour faciliter ceux d'entre eux qui ne sont point fortunés, le camarade Isaac Ranson expédiera par service postal de 10 kilogs Marennes vertes :

N° 2 contenant 100 huitres contre mandat de 6 fr. 65.

N° 3 contenant 150 huitres contre mandat de 6 fr. 15.

N° 4 contenant 180 huitres contre mandat de 5 fr. 10.

N° 5 contenant 200 huitres contre mandat de 3 fr. 85.

Par postal de 5 kilogs Marennes vertes.

N° 2 contenant 50 huitres contre mandat de 3 fr. 55.

N° 3 contenant 75 huitres contre mandat de 3 fr. 50.

N° 4 contenant 90 huitres contre mandat de 2 fr. 80.

N° 5 contenant 100 huitres contre mandat de 2 fr. 15.

Nos amis qui auront avantage à se fournir dans les commencements par colis-postaux sont donc avisés que ce genre d'expédition a lieu franco de port et d'emballage. Les emballages restent la propriété des destinataires.

Nous tenons pourtant à prévenir les bénéficiaires de ce genre d'expéditions que sauf ceux qui se trouvent à distance très éloignée, le prix de transport leur revient plus cher.

D'autre part, tous y trouveront avantage en ce sens qu'il leur sera plus facile d'en faire le placement à temps perdu et de se faire plus aisément une clientèle.

L'Entente économique prévient aussi les camarades que la Française n° 4 sur lequel nous les commançons se sont portées avec abondance, nous fait complètement défaut ; en conséquence elle prévient les intéressés de n'avoir à compter que sur les Portugaises vertes n° 2 et 3. Nous croyons bon d'engager ceux de nos placiers de porter leur attention sur la Marenne verte n° 5 à 11 fr. le mille qui étant moins lourde peut être vendue dans les mêmes prix que la Portugaise verte n° 4 partout où l'entrée s'effectue au poids.

Nancy. — Les camarades désireux de participer à l'Entente économique sont priés de se mettre en relations avec C. Moser, rue Saint-Nicolas, 78, à Nancy.

M. T., à Beaumont (Haute-Savoie). — Nous ne pouvons en ce moment nous occuper d'autre chose que des huitres.

B., à Saint-Affrique. — Tu dois avoir reçu circulaire. Veuillez l'occuper de ce placement qui te réussira j'en suis sûr.

V., à Saint-Mahieu (Charente-Inférieure). — Suis heureux que tu aies réussi. Nous lancerons l'huile de Chateilaillon dans le courant du mois.

J., à Limoges. — Pour la vente au dépôt il faut tout avoir : Marennes et Portugaises vertes. Cela est facile puisqu'on assorti les expéditions en un seul ou plusieurs paniers.

D., à Roanne. — C'était, en effet, une erreur ; j'ai dit 140 au lieu de 130 douzaines. Ton idée est bonne.

P. L., à Marseille. — Nous nous proposons sous peu d'établir un entrepôt dans les grandes villes où viendront se ravitailler, en aussi petite quantité qu'ils le jugeront, tous nos amis désireux d'entrer en lutte contre le commerce.

F. CALAZEL, 39, rue Grimeaux (Rochefort-sur-Mer).

PETITE CORRESPONDANCE

Le camarade Duiché, énéiste, anciennement 27, rue Grémieux est prié de donner son adresse à Baumann, charbon, à Draria (Alger) ou à Clement, 8, rue Bab-Azoum (Alger).

Communication urgente. Knockaert, Tourcoing. Verplanche, Lille.

Les conditions sont les suivantes : 7 fr. 50 le cent. Règlement mensuel ; les invendus diminués.

Duprez, 75, route de Neuville, à la Cloche, St-Quentin, demande à correspondre avec des camarades coupeurs de tiges.

Couteleur. Tu as raison, c'est un oubli.

En Vente au "Libéraire"

Toute commande de librairie doit être accompagnée de son montant en timbres, mandats ou toute autre valeur.

Adresser lettres et mandats à Louis Mahla, administrateur, 15, rue d'Orsel.

La Responsabilité et la Solidarité dans la lutte ouvrière (M. Netlau) 0 10 0 15

Communisme et anarchie (P. Kropotkine) 0 10 0 15

L'Absurdité de la politique (Paraf-Javal) 0 15 0 20

Libre examen (Paraf-Javal) 0 25 0 35

Les deux haricots, image par Paraf-Javal 0 10 0 15

La Substance Universelle (Albert Bloch et Paraf-Javal) 1 25 1 40

Les Hommes de Révolution par Michel Zévaco : Jean Jaurès, Ern. Vaughan, J. B. Clément, Sébastien Faure, Guesde, Allemane, Gérauld-Richard. La livraison 0 10 0 15

Lueurs économiques (Jacques Sautarel) 0 25 0 35

Désenchantement (Jacques Sautarel) 0 30 0 50

Le Pacte (Jacques Sautarel) 0 50 0 65

Ballades Rouges (Emile Bana), préface de Laurent Tailhade, avant-propos de Paul Brulat : couverture de Couturier 0 50 0 60

Marchand-Fachon (Guérin) 0 25 0 30

Fin de la Congrégation. — Commentement de la Révolution (U. Gohier) 0 20 0 25

Morale anarchiste (Kropotkine) 0 15 0 20

Machinisme (Grave) 0 10 0 15

Panacée révolutionnaire (Grave) 0 10 0 15

Colonisation (Grave) 0 10 0 15

A mon frère le Paysan (Reclus) 0 10 0 15

Entre paysans (Malatesta) 0 10 0 15

Militarisme (Domela) 0 10 0 15

Aux femmes (Gohier) 0 10 0 15

La femme esclave (Chaughy) 0 10 0 15

L'Art et la société (Ch. Albert) 0 15 0 20

L'Education libérale (Domela) 0 10 0 15

Déclarations d'Elievant (1^{er}) 0 10 0 15

Grève générale (par les Etudiants) 0 10 0 15

L'Anarchie et l'Eglise (Reclus) 0 10 0 15

Patrie, guerre, caserne (Ch. Albert) 0 10 0 15

Auguste Rodin, statuaire (Veidoux) 0 75 0 85

La guerre de Chine (U. Gohier) 0 25 0 30

Les Temps nouveaux (Kropotkine) 0 25 0 30

Pages d'histoires (Tcherkesof) 0 25 0 30

Aux anarchistes qui s'ignorent (Ch. Albert) 0 10 0 15

L'Anarchie (A. Girard) 0 10 0 15

L'Anarchie (Kropotkine) 1 00 1 25

L'Education pacifique (A. Girard) 0 10 0 15

Eléments de science sociale (La Pauvreté, la Prostitution, le Célibat). 1 vol. in-8° 500 p. 3 00 3 50

Du Rêve à l'Action, poésies par H. E. Droz : 1 vol. in-8° 300 p. 4 » 4 60

En Révolte, poésies, par Antoine Nicolai, préface de Charles Malato... 0 75 0 85

De Ravachol à Caserio, notes et documents (Henri Varennes) 2 25 2 75

Paroles d'un révolté (P. Kropotkine) 1 25 1 75

La Grève générale révolution (E. Girault), couverture de J. Hénault 0 20 0 30

Grève générale réformatrice et grève générale révolutionnaire 0 10 0 15

La « Mano Negra », documents publiés par G. Clémenceau, couverture de Luce 0 10 0 15

La « Mano Negra » et l'opinion française : couverture de J. Hénault 0 05 0 10

Un peu de théorie (Malatesta) 0 10 0 15

Les crimes de Dieu (S. Faure) 0 15 0 20

Un problème poignant (E. Girault) 0 20 0 25

La Femme dans le U. P. et les syndicats (E. Girault) 0 15 0 20

L'Anarchie (Malatesta) 0 15 0 20

En période électorale (Malatesta) 0 10 0 15

L'Immoralité du mariage (Chaughy) 0 10 0 15

Causeries libérales (J. de l'Ourthe) Pourquoi nous sommes internationalistes 0 10 0 15

Rapports du Congrès antiparlementaire 0 15 0 20

Nouveau Manuel du soldat 0 50 0 80

0 10 0 15

DIVERS

L'Anarchisme (Elltzbacher) 3 » 3 50

Les tablettes d'un lézard, (Paul Paillette) 2 50 2 80

Les Soliloques du pauvre (Jehan Rictus), Nouvelle édition augmentée de poèmes inédits. Illustrations de Steinlein 3 » 3 50

Les Cantilènes du malheur (Jehan Rictus) 1 25 1 50

La Feuille, par Zo d'Axa ; collection complète des vingt-cinq numéros parus, non pliés et renfermés dans une couverture papier parcheminé (format petit in-4) 2 75 3 »

De Mazas à Jérusalem (Zo d'Axa) couverture de Steinlein 2 » 2 90

En Dehors (Zo d'Axa) 0 80 1 00

Le Permissionnaire (drame antimilitariste, en un acte), par H. Hanriot 0 20 0 30

Véhicementent (poésies) (A. Veidoux) 1 » 1 60

La Chose filiale (5 actes en prose), (A. Veidoux) 1 50 2 »

Guerre et militarisme (Jean Grave) 2 75 3 25

Les deux méthodes du Syndicalisme (P. Delesalle) 0 10 0 15

Cartes postales :

Contre l'Eglise, 6 cartes postales de J. Hénault 0 50 0 60

BIBLIOTHEQUE CHARPENTIER

Souvenirs du Bagne (Liard-Courtois) 3 » 3 50

Les lettres de noblesse de l'Anarchie (Alb. Delacour) 3 » 3 50

Camisards, peaux de lapins et cocons (G. Dubois-Desaulle) 3 » 3 50

L'Enfermé (Gustave Geffroy avec un masque de Blanqui, eau-forte de F. Braquemont) 3 » 3 50

L'Armée contre la nation (Urban Gohier) 3 » 3 50

Les préloirs et la congrégation (Urban Gohier) 3 » 3 50

A bas la caserne ! (Urban Gohier) 3 » 3 50

Le peuple du XX^e siècle (Urban Gohier) 3 » 3 50

La Guerre économique (Paul Louis) 3 » 3 50

Histoire du socialisme français (Paul Louis) 3 » 3 50

Le Temple enseveli (M. Maeterlinck) 3 » 3 50

La Vie des abeilles (M. Maeterlinck) 3 » 3 50

La Sagesse et la Destinée (M. Maeterlinck) 3 » 3 50

La Chanson des gueux (Jean Richepin) 3 » 3 50

Les Blasphèmes (Jean Richepin) 3 » 3 50

Bilatéral (J. H. Rosny) 3 » 3 50

Les Réfractaires (Jules Vallès) 3 » 3 50

Jacques Vingtras, L'Enfant 3 » 3 50

Gules Vallès, Le Bachelier 3 » 3 50

— L'Insurgé 3 » 3 50

Les Rougon-Macquart (Emile Zola) 20 vol. chaque 3 » 3 50

Les Trois Villes. — Lourdes. — Rome. — Paris. (Emile Zola), 3 vol. chaque 3 » 3 50

Les Quatre évangiles : Fécondité. — Travail. — Vérité. (Emile Zola). 3 vol. chaque 3 » 3 50

Sous le Sabre (Jean Ajalbert) 3 » 3 50

Souvenirs d'un évadé de Nouméa (Ach. Baillière) 3 » 3 50

La Morale des Jésuites (Paul Bérthelot) 3 » 3 50

Œuvres sociales de Channing (trad. intr. de Ed. Laboulaye) 3 » 3 50

Théories sociales et politiques (Ernest Charles) 3 » 3 50

Praticiens politiques (1870-1899) (Ernest Charles) 3 » 3 50

Le Cléricalisme de 1789 à 1870 (Ernest Charles) 3 » 3 50

La Méta sociale (G. Clémenceau) 3 » 3 50

Le Grand Pan (G. Clémenceau) 3 » 3 50

Les plus forts (G. Clémenceau) 3 » 3 50

Les Quatre livres de philosophie morale et politique de la Chine. (Confucius et Mencius), trad. par Paul-thier 3 » 3 50

Œuvres de Descartes (introd. de J. Simon) 3 » 3 50

Sous le burnous (Hector France) 3 » 3 50

Chez nos petits-fils (Eug. Fournière) 3 » 3 50

L'Amé de demain (Eug. Fournière) 3 » 3 50